



Les mille vies d'Emmanuelle Jourdan-Chartier, la présidente hyperactive de la LDH de Lille

Fille de soixante-huitards et petite-fille de résistants, cette prof d'histoire très engagée préside au boom des adhérents de la section lilloise de la LDH tout en assumant la vice-présidence de l'Université de Lille. Elle trouve dans le militantisme un antidote contre l'angoisse. Publié le 25 avril 2024 à 13h04



« La Ligue des droits de l'homme, ce n'est pas une vigie, c'est une communauté de militants qui luttent, estime Emmanuelle Jourdan-Chartier, présidente de la section lilloise. La situation est très grave : l'état de droit ne tient plus, les libertés publiques sont piétinées, l'usage de la force publique est détournée de sa vocation ». Photo : Sylvain Marcelli

C'est l'une des plus grosses sections locales de la Ligue des droits de l'homme : la LDH de Lille a multiplié par quatre ses effectifs ces trois dernières années. Une bonne partie de ses 255 adhérents ont versé leur première cotisation en avril 2023, quand Gérald Darmanin a menacé de couper les vivres de l'association, très critique sur sa gestion de l'ordre. « La Ligue, fondée pour défendre le capitaine Dreyfus, a parfois l'image d'une vieille dame mais le ministre de l'Intérieur lui a donné un sacré coup de jeune », ironise Emmanuelle Jourdan-Chartier. Elle-même a adhéré en 2018, après s'être battue pendant dix ans pour l'accès aux droits des détenus étrangers avec la Cimade.

« J'ai pris une adhésion de soutien à la LDH mais j'ai été très vite séduite, relate-t-elle. A la Ligue, on ne s'étripe pas, on ne va pas au clash, on prend le temps de discuter. J'y ai trouvé ce que je n'avais pas trouvé ailleurs, l'alliance entre la réflexion politique et l'action concrète. » Fin 2021, Emmanuelle Jourdan-Chartier co-organise le Forum des libertés avec des sociologues, des juristes et des politologues. En 2022, l'année de ses cinquante ans, elle reprend la présidence de la section. En 2023, elle intègre le bureau national de la Ligue où siègent des grandes figures comme l'avocat Henri Leclerc.

Gaz lacrymo

La présidente est sur tous les fronts, prenant un jour la tête du cortège contre la loi sur les retraites, défendant le lendemain, debout sur un camion, les salariées en grève de Vertbaudet. « Emmanuelle a répondu aux attaques de Gérald Darmanin en étant très présente, relève une étudiante adhérente. Même si elle met en avant le collectif, on nous parle tout le temps d'elle. » Roseline Tiset, militante de longue date, salue la relève. « La Ligue est beaucoup plus engagée sur le terrain depuis les Gilets jaunes, en raison des violences policières et des attaques contre les libertés publiques, pointe-t-elle. Pour tenir dans un contexte aussi difficile, le rajeunissement des troupes et des méthodes est

indispensable. »

1986, premières manif, premiers jets de lacrymo à Paris. Emmanuelle, 13 ans, fixe sur sa veste en jean la main jaune de SOS Racisme. Après un déménagement dans le Sud, la jeune femme rejoint le syndicat lycée FIDL, l'Unef à la fac et, « brièvement », le Mouvement des Jeunes socialistes (MJS). Encartée un temps au PS, puis proche du Parti de gauche, elle se tient depuis toujours à l'écart de la tambouille politique. « J'ai beaucoup d'estime pour les militants politiques acharnés et pour les élus mais je pense que ce n'est pas la bonne tactique, confie-t-elle. La seule cause qui vaille est d'aboutir, en s'appuyant sur les syndicats, les associations, la société civile, à une alternative unique à gauche. Je ne pense pas qu'on puisse y arriver en entrant dans un parti politique ».

La militante associative a tout de même tracté pour LFI à la dernière élection présidentielle et se dit toujours en accord avec l'essentiel du programme. Mais elle attend avec inquiétude 2027, convaincue que le « front républicain », l'union de tous les partis politiques pour faire barrage au RN, a vécu. « Mobiliser contre, ça ne peut plus marcher, dit-elle. J'espère que nous saurons proposer autre chose. Ce peut-être un des rôles de la Ligue, qui est une table commune ».

Situation d'urgence

En attendant cette possible union des gauches, la LDH de Lille dénonce sans relâche la montée de l'extrême droite. Elle s'attaque, dans [un communiqué](#) publié début avril, aux fausses promesses de Jordan Bardella, venu défendre les positions du RN dans le Douaisis, et rappelle que le FN a été « fondé par d'anciens Waffen SS ». « Nous sommes dans une situation d'urgence, considère Emmanuelle Jourdan-Chartier. Les lois qui sont adoptées aujourd'hui sont dangereuses, un peu comme [les décrets Daladier](#) en 1938 ».

L'histoire du pays est aussi l'histoire de sa famille. Jean-Pierre Chartier, le grand-père paternel, cofondateur de Télérama, a pris une part active dans la Résistance. Tout comme son épouse : à 18 ans, Janick Arbois Chartier traverse seule la forêt du Jura, de nuit, pour porter des messages dans le maquis. Côté maternel, le grand-père s'appelle Paul Teitgen, ancien résistant, torturé par la Gestapo, déporté à Dachau. Il a démissionné en 1957 du secrétariat général de la préfecture d'Alger pour dénoncer l'usage de la torture. « Paul ne parlait pas de tout cela à ses enfants mais à moi, il a parlé, confie sa petite-fille. J'étais très impressionnée, c'était une grande gueule, mais je me sentais tenue de comprendre, comme si on m'avait attribué une mission. Je n'ai aucun mérite à m'engager parce que j'ai reçu l'engagement en héritage ».

Vie en communauté

Petite, Emmanuelle dessinait au dos des affiches célébrant la force tranquille du candidat Mitterrand. Ses parents, fonctionnaires territoriaux, ont longtemps milité au PS et sont de « vrais soixante-huitards ». « Nous avons vécu en communauté avec une autre famille, d'abord dans une grande maison à Evry puis dans une ruine qu'ils ont retapée dans l'Aveyron, raconte-t-elle. Rien n'était à personne, tout était à tout le monde. » La communauté comptait six enfants, dont la future réalisatrice de cinéma Isabelle Brocard (Madame de Sévigné). Pour tous, la maison située au bord du Lot reste un refuge.

Après une adolescence « un peu chaotique » et un redoublement destiné à éviter une orientation subie en CAP coiffure, Emmanuelle Chartier s'inscrit à la faculté d'histoire de Montpellier. Elle suit son conjoint à Lille lorsqu'il trouve un poste au département du Nord. Elle ajoute le nom de Jourdan à son patronyme, qu'elle gardera après son divorce. Etudiante à Lille-III, elle ne connaît personne mais se passionne pour les cours des historiens Annette Becker, Jean-François

Sirinelli et Robert Vandebussche. Elle réussit l'agrégation, exerce deux ans à Lille au lycée Montebello et au collège Boris Vian, puis commence une thèse. Le sujet : le parcours de Paul Teitgen pendant la guerre d'Algérie.

Hyperactive

Mais la doctorante ne se voit pas passer sa vie dans les archives, un travail trop solitaire et obsessionnel à son goût. Elle abandonne la recherche et donne des cours à Lille-III, avec le statut de professeur du second degré. Tant pis si certains universitaires la prennent de haut, dans ce milieu très hiérarchisé. « Elle n'a pas de regrets, affirme Delphine Chambolle, une amie maîtresse de conférences. C'est une très bonne enseignante, très investie, qui fait beaucoup pour les étudiants et qui connaît extrêmement bien ses dossiers. »

C'est l'autre facette de son engagement : Emmanuelle Jourdan-Chartier est vice-présidente de l'Université de Lille, chargée de la vie étudiante, charge qu'elle a partagée un temps avec [Sandrine Rousseau](#). Une mission titanesque dans un établissement de 80 000 étudiants. La VP ouvre des épiceries solidaires, lance un ambitieux programme de soutien aux exilés, se bat pour maintenir l'exonération des frais de scolarité pour les étudiants étrangers. Lors des confinements, elle prend sa voiture pour rendre visite aux étudiants qui ont faim dans les résidences universitaires. « Elle mouille vraiment la chemise, tout en étant proche du pouvoir de l'université », analyse le politiste Fabien Desage, qui y voit une figure du [« militantisme institutionnel »](#).

« Ce qui est très étonnant, c'est qu'elle réussit à tout gérer, malgré un agenda très dense, souligne une adhérente de la LDH. On peut vraiment compter sur elle. » L'intéressée s'étonne qu'on s'étonne car elle trouve encore le temps

d'héberger des personnes exilées, de s'occuper de ses quatre enfants de 8, 12, 16 et 19 ans et de lire un à deux romans par semaine, choisis au hasard sur les tables des libraires. « C'est vrai que les week-ends et les soirées sont très chargés mais cela ne me pèse pas car je suis de nature hyperactive, confie-t-elle. Je crois qu'être dans l'action m'évite d'être angoissée. S'arrêter maintenant de lutter pour les droits et les libertés me paraîtrait absurde, ce serait le signe que tout est perdu ». **Sylvain Marcelli**